SÉBASTIEN
LAPAQUE
Ce monde
est tellement
beau
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LES BARRICADES MYSTÉRIEUSES, Actes Sud, 1998 ; Babel noir n° 59.
GEORGES BERNANOS ENCORE UNE FOIS, L'Âge d'Homme / Les provinciales, 1998 ; Babel n° 534.
LES IDÉES HEUREUSES, prix François-Mauriac de l'Académie française, Actes Sud, 1999.
TRIOMPHE DE DIONYSOS. ANTHOLOGIE DE L'IVRESSE, avec Jérôme Leroy, Actes Sud, 1999, Babel n° 392.
MYTHOLOGIE FRANÇAISE, prix Goncourt de la nouvelle, Actes Sud, 2002.
CHEZ MARCEL LAPIERRE, Stock, 2004 ; La Table Ronde, coll. "La Petite Vermillon" n° 340.
COURT VOYAGE ÉQUINOXIAL : CARNETS BRÉSILIENS, Sabine Wespieser éditeur, 2005 ; La Table Ronde, coll. "La Petite Vermillon" n° 295.
DES TRIPES ET DES LETTRES, avec Yves Camdeborde, L'Épure, 2007 ; nouvelle édition, 2010.
ROOM SERVICE, avec Yves Camdeborde, Actes Sud, 2007.
IL FAUT QU'IL PARTE, Stock, 2008 ; Babel n° 1097.
SERMON DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE AUX OISEAUX ET AUX FUSÉES, Stock, 2008.
LE PETIT LAPAQUE DES VINS DE COPAINS, Actes Sud, 2006 ; nouvelle édition, 2009.
LES IDENTITÉS REMARQUABLES, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1723.
AU HASARD ET SOUVENT, Actes Sud, 2010.
LA CONVERGENCE DES ALIZÉS, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1195.
AUTREMENT ET ENCORE. CONTRE-JOURNAL, Actes Sud, 2013.
THÉORIE DE LA CARTE POSTALE, Actes Sud, 2014.
THÉORIE DE RIO DE JANEIRO, Actes Sud, 2014.
THÉORIE D'ALGER, Actes Sud, 2016 ; Barzakh, Alger, 2016.
GEORGES BERNANOS ENCORE UNE FOIS et autres textes précédés de *LA FRANCE CONTRE LES ROBOTS OU LE SERMON AUX IMBÉCILES*, L'Âge d'homme / Les provinciales, 2017.
SERMON DE SAINT THOMAS D'AQUIN AUX ENFANTS ET AUX ROBOTS, Stock, 2018.
ESSE PARAÍSO DA TRISTEZA : STEFAN ZWEIG E GEORGES BERNANOS, BRASIL, 1942, É Realizações Editora, São Paulo, 2018.
THÉORIE DE LA BULLE CARRÉE, Actes Sud, 2019.

Photographie de couverture : DR

© ACTES SUD, 2021
ISBN 978-2-330-14382-4

SÉBASTIEN LAPAQUE

Ce monde est tellement beau

roman

ACTES SUD

Aux choses vives, aux choses vertes.

PREMIÈRE PARTIE : L'IMMONDE

Ante legem

Il ne s'est pas tenu dans la vérité, parce qu'il n'y a pas en lui de vérité. Quand il dit le mensonge, il le tire de lui-même, parce qu'il est menteur et père du mensonge.

Jean, VIII, 44.

C'ÉTAIT UN DIMANCHE DE FÉVRIER

Ce monde est tellement beau, cependant. Ses merveilles méritent d'être chantées par une voix profonde, ignorée, une voix forte et claire, pure et fraîche comme un ruisseau de printemps. La voix du cœur, oubliée. C'est cet accent singulier que je me suis obstiné à chercher au cours d'un épisode tourmenté du milieu de ma vie. Je tenais mon existence pour un relevé de comptes et il m'est apparu qu'elle pouvait devenir tout un poème. Au terme d'un long après-midi de l'âme, je me suis rappelé que la beauté du monde était une grâce. Elle fait tellement peu de bruit, elle coûte si peu cher : on s'en moque la plupart du temps. Les gens importants, les avantageux dont les grimaces s'affichent sur les écrans, les publicités colorées et la couverture des magazines, affectent l'extase et rient sans la remarquer. De quoi rient-ils ? D'eux-mêmes ou des autres ? On cherche une réponse. Les guerres, les famines, les tremblements de terre. Tout provoque la rigolade. Le monde entier est devenu un gigantesque éclat de rire. Étrange, ce hennissement sec et mécanique, sans liens véritables avec la vie. C'est un rire triste. À bien l'écouter, on entend qu'il sonne faux.

Ainsi la beauté du monde, cette faveur qui n'appelle pas le rire, mais l'émerveillement, est-elle devenue inaccessible aux riches de la terre. Ils aiment les privilèges, ce qu'il y a de plus cher ; elle est donnée, à portée de la main, capable instantanément de réenchanter l'univers. Ils veulent vivre cachés ; elle est placée en pleine lumière. Il suffit d'ouvrir les yeux pour la retrouver. Il y a cette nature délicate, que plus personne ne songe à contempler. Ces deux mésanges aux ailes bleues, que j'aperçois

par la fenêtre tandis que j'écris ces lignes, la perfection du ciel d'hiver lorsqu'il est sans nuages ; un rayon de soleil suffit à rendre son bleu lumineux ; le froid de la nature, dans les premiers jours de février et le lent balancement des platanes, de part et d'autre du boulevard, quand le vent siffle en glissant au ras des trottoirs.

Ce monde est tellement beau. Il y a dans l'air cette froidure piquante, aiguë comme l'espérance, qui laisse deviner que tout peut toujours être réinventé ; une teinte rose sous les nuages dans un ciel fluorescent ; la paix de certains soirs, quand la nuit vient sur le monde ; l'étoile qui brille dans le ciel du matin, quand le jour se lève et que tout va refleurir ; le pressentiment qui tremble dans la mi-journée, à l'heure de la chaleur et de la faim, quand il faut redoubler de joie pour continuer sa route ; et toutes ces choses très simples : la glace fissurée sur l'étang gelé, un train qui file dans la campagne, les longs traits blancs dessinés dans le ciel par les avions long-courriers, l'asphalte mouillé après la pluie, la poussière de la route soulevée par le vent, le murmure de la mer. Tout passe, hélas, et nous passons sans ralentir. J'ai heureusement appris à glisser un carnet dans ma poche, à prendre des notes et à capter les détails. Beauté mon beau souci, a dit un poète. Ce monde n'est pas seulement beau dans les choses visibles. Il est beau dans celles qui sont invisibles. Après bien des rebuffades, de longues années de sotte indifférence et d'ignorance fort peu docte, j'ai appris à l'aimer au-delà de l'image. J'ai découvert sa beauté dans l'enfance, dans la vieillesse, dans la musique, dans l'humilité, dans le secret, dans la présence et dans l'attente. J'ai compris que ce monde était beau dans la douleur et dans le deuil, beau dans le passage du temps et dans les adieux sans espoir de retour. Tellement beau.

Il y a l'émotion que provoquent les retrouvailles avec des sentiments oubliés ; la part nouvelle que l'on peut donner à la tendresse ; la force des gestes de partage ; et la possibilité, jamais démentie, de la pitié, cette inclination fulgurante face au pauvre malheur des hommes, cet éclair d'amour dans le regard du riche, capable d'aplanir les routes, d'anéantir les contradictions, de faire cohabiter le loup et l'agneau, le léopard et le chevreau, le veau et le lionceau, d'abolir l'art de la guerre pour faire cohabiter les

hommes en paix, sans troubles, chacun sous sa vigne et sous son figuier.

Tout à l'heure, je me suis promené sur le boulevard. Des familles entières dormaient dans des cartons, le malheur venu du monde entier avait échoué à nos portes.

"Monsieur, s'il vous plaît, une pièce pour manger."

Lève les yeux, imbécile, regarde cette main qui se tend. Redeviens un homme.

Ce monde est tellement beau. La route a été longue pour m'en souvenir. Si j'avais su qu'il me suffisait de me tourner vers le ciel, de compter le nombre des étoiles et de donner à chacune son nom, je n'aurais pas attendu si longtemps pour le dire. J'ai appris à le faire en Bretagne, à l'occasion d'un séjour qui a révolutionné ma vie. Dans les grandes villes, les étoiles sont souvent dissimulées par une brume noirâtre, mais elles ne sont pas éteintes derrière l'épaisse chape de pollution. Vers minuit, au mois de février, on reconnaît le pentagone du Cocher, les trois feux alignés d'Orion, le W de Cassiopée. Les constellations n'ont pas bougé depuis l'époque où Ulysse, installé à la poupe de son navire, les scrutait dans l'antique et primitive nuit grecque. Et nous avons besoin d'ordinateurs pour être heureux. Mon Dieu, rendez-nous des caravelles, rendez-nous des navigations aventureuses et des océans sans limites !

Ce monde est tellement beau par ses couleurs sans nombre. Tellement beau par ses brusques orages et par ses soudaines éclaircies. Il est beau vu du ciel, en avion, et beau sous les mers, en plongée. Il est beau sous la neige et beau sous la pluie, beau les soirs d'or et les matins gris. Il est beau à la campagne, quand le ciel est violet au-dessus de la ligne d'horizon, beau en plein cœur du désert, où l'ombre est tiède sous les pierres, beau en haute montagne. Il est beau à l'embouchure des fleuves, beau en haut des falaises, beau dans les îles lointaines. Il est beau au coin de la rue, dans les plis sinueux des vieilles capitales. Il est beau où il y a du calcaire et beau où il y a du granit. Sa splendeur est sans limites. La route est longue, cependant, avant de pouvoir chanter à voix haute un alléluia. Une vie d'efforts n'y suffit pas toujours.

Voilà ce que je sais, maintenant, longtemps après tout ce qui s'est passé en 2014, une année commune qui commença un mercredi. Je ne vais pas raconter simplement pour que l'on sache. Je vais raconter pour me souvenir, faire revivre ceux que j'ai aimés et ceux qui sont partis, maintenant que je ne crois plus tout à fait à la mort.

Avant de retrouver les mots pour célébrer la splendeur du monde, je veux dire sans pudeur la laideur de cette terre vaste et sans lumière. Je songe d'ailleurs à un mot plus fort. Dégueulasserie. Le dictionnaire de synonymes et de mots de sens voisin posé devant moi propose saleté, honte, abjection, confusion, turpitude, indécence, infamie, vidure, vilenie ou rouerie. Et des images : boue, fange, ordure, gadoue, pourriture. Mais c'est dégueulasserie que je veux dire. Dégueulasse cette nouvelle lue dans le journal : "Trois personnes tuées à l'arme blanche à l'occasion du Mardi gras." Dégueulasse encore la réaction du ministre de l'Intérieur : "Cet acte meurtrier a non seulement arraché leur vie à des innocents mais endeuillé les festivités." Dégueulasses les images diffusées du soir au matin et du matin au soir sur toutes chaînes d'information du monde : "Un attentat suicide a fait 65 morts", "L'artillerie a répliqué à des tirs de roquettes", "Le gouvernement va licencier 15 000 fonctionnaires", "À Wall Street, le S & P 500 a terminé l'année en hausse de 29 %", "Grâce au marché asiatique, on vendra bientôt 100 millions de voitures neuves chaque année dans le monde", "Le PDG de Google a annoncé que tout le monde posséderait bientôt un smartphone". Dégueulasses les nouvelles entendues à la radio. Dégueulasses les choses vues dans la rue, au cœur des grandes villes, la profusion des uns, la misère des autres, et dégueulasses les choses entendues dans le secret des cabinets ministériels et les conseils d'administration des entreprises multinationales.

"Croyez-vous que cette guerre puisse être une bonne chose ?

— Pour nous ?

— Oui.

— Peut-être.

— Et cette épidémie ?

— On verra."

Car sur ce monde tellement beau s'en est glissé un autre, un monde injuste, atroce, agité, capricieux, narcissique, infernal, cruel, infantile, cupide, un monde criblé par l'angoisse et par le malheur, un monde qui n'en est plus tout à fait un, un monde malade de l'avoir, un monde qui mérite un autre nom : l'Immonde.

Je me souviens parfaitement quel jour et dans quelles circonstances ces pensées me sont venues, sans que j'y songe vraiment, ni même que je le veuille, et de quelle manière ce mot atroce s'est imposé dans mon esprit, lorsque ses sept lettres se sont allumées une à une en capitales de feu au tréfonds de moi : l'IMMONDE.

J'étais dans ma salle de bains. Après avoir pris une douche et m'être longuement savonné, j'étais en train de me raser. Je me vois encore dans le miroir, torse nu, la tignasse en bataille, les joues couvertes de mousse blanche. J'avais été saisi par une espèce de stupeur. L'homme qui se rase est un être songeur. Car que faire en se rasant à moins que l'on ne songe ? Le reste de la journée, le temps manque. Mais le matin, dans la salle de bains, la pensée vagabonde. Nous étions au milieu du mois de février, un dimanche, les vacances d'hiver avaient débuté la veille. Je n'ai pas d'enfants, hélas, mais j'enseigne l'histoire-géographie dans un lycée parisien, à proximité de la porte de Vanves. J'étais moi aussi en congé. Que faire pendant deux semaines ? Je ne sais pas skier, je ne possède pas de résidence au bord de l'eau et l'état de santé de mon compte en banque était un peu incertain. Je n'avais aucun projet, aucune idée pour occuper ce temps vide. Une collègue du lycée m'avait invité dans sa maison de l'île d'Yeu, mais la paresse m'avait retenu à Paris. Monter dans un train, puis dans un bus, puis dans un bateau était une affaire compliquée. Un autre collègue m'avait convié à une partie de poker dans la semaine, mais j'avais trop peu d'argent pour en perdre. C'était dommage car j'avais gardé le sens des combinaisons et le goût des cartes depuis l'époque lointaine où je jouais à la belote avec mon grand-père.

La veille, profitant d'un solde important de jours de congé, Béatrice avait pris le train à la gare Montparnasse pour retrouver ses parents, qui vivaient à La Rochelle. À l'époque, elle était

contrôleuse de gestion dans une entreprise de travaux publics. Son truc à elle, c'était la flexibilité et la rentabilité. Diplômée d'une prestigieuse école de commerce, parlant l'anglais et l'allemand, elle gagnait confortablement sa vie, son patron l'adorait. Il la couvrait d'éloges et augmentait régulièrement son salaire. C'était intimidant d'être l'homme d'une telle femme. Je dis l'homme, et non le mari, car nous n'étions pas mariés, même si j'appelais toujours Béatrice "ma femme", sans donner davantage de détails. C'était une affaire confuse dans mon esprit.

Car si nous n'étions pas mariés, nous avions prévu de le faire, les parents de Béatrice étaient au courant et même réjouis par cette perspective. Son père était un haut fonctionnaire à la retraite, un mariage dans les règles faisait partie de la panoplie sociale qu'il était censé affectionner. Je dis censé, parce que tout était devenu étrange, instable et insaisissable, dans les attachements de la bourgeoisie française, au début du XXIe siècle. La fraction supérieure de la classe moyenne – ou inférieure de l'élite, comme on voudra – donnait l'impression de ne plus vouloir ce qu'elle était censée vouloir et de ne plus croire ce qu'elle était censée croire. En vérité, c'était peut-être par ce courant d'indifférence que nous nous étions laissé entraîner, avec Béatrice. Après avoir fêté notre mariage à venir dans un restaurant du quartier des Invalides, nous n'avions entrepris aucune démarche auprès de l'état civil. Aucun de nous n'aurait pu dire pourquoi nous n'avions pas daigné nous donner cette peine. Ce n'était pas tant de papiers à remplir. Je n'avais rien contre les fêtes et Béatrice non plus. Un passage devant M. le maire ne m'aurait pas déplu. L'église, pourquoi pas ? Je trouvais du charme à la nef néo-mauresque de Saint-Pierre de Montrouge où nous nous serions promis fidélité, elle en robe blanche, moi en habit, même si cette église était lourde, comme tout ce que l'on avait construit à Paris sous Napoléon III.

Avec Béatrice, nous habitions dans le 14e arrondissement, à proximité de la porte d'Orléans, au premier étage d'un immeuble de pierre chauffé au gaz de ville, dans une rue dont le nom ne disait jamais rien à personne. Cela n'avait aucune importance. Lorsqu'on nous demandait où nous résidions, je répondais : "Alésia." J'avais alors le goût des phrases courtes et des effets

simples. J'ai bien changé depuis ce temps-là. J'aime me glisser à l'intérieur des choses pour connaître leur douceur.

Béatrice travaillait dans le 13e, près de la porte d'Ivry, en plein quartier chinois. Ça tombait bien, j'adorais les raviolis aux crevettes cuits à la vapeur servis dans des petits paniers en bambou. Lorsque je déjeunais avec elle dans le restaurant où nous avions nos habitudes, j'en commandais. Pour se rendre à son travail, Béatrice prenait le bus place d'Alésia et descendait à la station Patay-Tolbiac. Depuis qu'une ligne avait été ouverte sur le boulevard des Maréchaux, elle aurait pu utiliser le tramway, mais Béatrice n'aimait pas changer ses habitudes. Je me moque, mais je suis aussi maniaque qu'elle. À l'époque, je me rendais au lycée à pied, toujours par le boulevard Brune, et ni la pluie ni la neige n'auraient pu me faire changer d'itinéraire.

C'est le nom du boulevard Brune qui me faisait rêver. Il faut avoir été enfant dans la France de Valéry Giscard d'Estaing, avoir humé son parfum sucré et connu la télévision en noir et blanc, pour savoir mon ravissement. Les rêveurs comprendront. Lorsque nous participions à des jeux avec tirage au sort, c'était au bureau de poste de Paris-Brune que nous envoyions nos bulletins découpés dans des journaux ou sur des boîtes de corn-flakes. J'habitais en province, avec mes parents, et ce mot de Paris-Brune m'émerveillait. D'abord parce qu'il était associé dans mon esprit à une distribution des prix sans fin. Et sans doute parce que je l'entendais Paris-*Brume* et que je me figurais une espèce de palais enchanté étincelant dans les ténèbres. Au 105 du boulevard, le bâtiment de la Poste existe toujours, mais il a perdu de sa splendeur depuis que les Télégraphes et les Téléphones sont partis voir ailleurs. La façade est souvent décorée de calicots proclamant "Non aux suppressions d'emplois", "Maintien des horaires de travail", "Le service public, je l'aime, je le crie".

Béatrice et moi n'avions pas d'enfants, mais nous logions dans un trois-pièces depuis notre installation ensemble, en 2003. Je ne peux pas l'oublier, c'était l'année de la canicule. Tout l'été, des affiches de la mairie de Paris nous avaient suppliés de prendre soin de nos voisins âgés. Heureusement, notre immeuble

n'était habité que par des familles et par des étudiants, invisible peuple du quatrième étage qui vivait dans les chambres mansardées sous les toits. J'aimais bien notre appartement. Il y avait des tomettes sang de bœuf dans la cuisine, du parquet chêne blond brossé et vitrifié dans le salon et dans les chambres. Certains de nos amis déploraient que nous disposions seulement d'une place de parking extérieur avec un marquage au sol et non pas d'un box, mais cela n'importait guère, puisque nous ne possédions pas de voiture. Les gens pratiques sont fatigants, ils passent leur temps à vous faire des remarques saugrenues. Je ne me sentais pas à l'étroit. C'était grand chez nous, peut-être même trop, lorsque j'étais seul, je m'y perdais presque. En attendant l'enfant qui n'est jamais venu, nous aurions pu nous contenter d'un appartement de deux pièces. C'est Anne-Marie, la sœur aînée de Béatrice, qui avait insisté pour un trois-pièces. À l'époque où nous cherchions un logement, Anne-Marie nous suivait partout. Longtemps après toutes ces histoires, les rapports qu'entretenait Béatrice avec sa sœur continuent de me laisser perplexe. Elle ne lui accordait guère de valeur humaine ni de crédit intellectuel. À certains signes, il me semblait même qu'elle la méprisait. Mais Anne-Marie la subjuguait. C'est pourtant une fille assez furieuse, dans son genre. Dans les semaines qui avaient précédé notre installation avec Béatrice, on ne pouvait rien faire sans elle. Comme si la possibilité de notre harmonie la contrariait. Quand nous entrions dans une agence immobilière et que nous murmurions "Deux pièces", elle s'écriait, "Non ! Trois". "Quand on s'installe en couple, avait-elle expliqué à Béatrice, il faut chacun sa chambre, pour pouvoir s'isoler. Sinon, ça ne marche pas."

Elle avait des phrases comme ça, Anne-Marie, et des calculs étranges. À l'entendre, il fallait compter vingt-cinq mètres carrés d'espace vital par personne, y compris pour le bébé à venir, sinon on étouffait au bout de trois mois. Moi, ça m'avait paru bizarre, ces évaluations et cette façon de penser à s'isoler au moment où on s'installait en couple. Et cet espace vital pour le bébé. Mais bon, j'avais cédé. Et le samedi 5 avril 2003, premier jour des vacances de Pâques, nous avions emménagé dans un trois-pièces de soixante-quinze mètres carrés – pas un mètre

carré de plus, pas un de moins, nous n'avions pas fourni de copie du bail à Anne-Marie, mais elle avait semblé ravie – situé dans un immeuble au calme, avec salon-séjour, cuisine équipée, deux chambres, une salle de bains et un WC, ainsi que nous l'avait expliqué la dame de l'agence à qui j'avais trouvé des airs de ressemblance avec l'actrice d'une série alors en vogue, mais sans doute avais-je rêvé. Mon esprit bouillonnait, mon trouble était manifeste. J'avais vingt-neuf ans, c'était la première fois que je m'installais pour vivre en couple. Béatrice, elle, avait déjà une petite expérience de la vie conjugale. Lorsqu'elle était étudiante dans le Val-d'Oise, elle avait vécu avec un Danois, puis avec un Américain. Ses parents lui avaient acheté de la vaisselle et du linge de maison. Ils y croyaient. Mais le Viking de Béatrice était rentré dans le Jutland et son Mohican avait retrouvé le Connecticut. "Juste au moment où j'allais arrêter de prendre la pilule", m'avait-elle expliqué pour souligner son désarroi. Plus tard, Béatrice s'était amourachée d'un analyste concepteur de systèmes d'information. C'était l'époque où elle achevait son troisième cycle de gestion financière. Elle avait eu son diplôme, elle était entrée dans la vie active. Il l'avait plaquée peu de temps après. Béatrice avait hésité à rentrer à La Rochelle. Là-bas, elle aurait peut-être épousé un camarade d'enfance. Qui sait. Je reste persuadé qu'elle a toujours regretté de ne pas l'avoir fait. C'était chez elle, La Rochelle. Dès qu'elle en avait l'occasion, elle sautait dans le train pour revoir son port, ses tours, ses falaises.

C'est ainsi que le deuxième jour des vacances d'hiver, quand m'est venue la révélation de l'Immonde, j'étais seul chez moi. La veille, j'avais regardé un film en noir et blanc plein de jeunes gens réinventant les jeux de l'amour et du hasard dans le Saint-Germain-des-Prés de l'après-guerre. C'était mon ami Walter qui m'avait prêté le DVD. Walter habite à Versailles, en bas de la rue de la Paroisse, près de la grille qui donne accès au parc du château. Walter est un garçon rond, qui ne s'en fait pas.

En consultant un calendrier, je pourrais dater avec précision le jour de l'Immonde, le jour où j'ai eu la révélation de l'Immonde. Je l'ai dit, c'était un dimanche. J'étais descendu pour acheter le journal et prendre mon petit-déjeuner à la brasserie

Le Bouquet d'Alésia. Le ciel était couvert, mais il ne pleuvait pas et la température était clémente. C'était un dimanche de février, une journée à la fois douce et triste.

Est-ce que la lourde chape de gris au-dessus de Paris avait un rapport avec la révélation qui me fut faite ce jour-là ? Je voudrais m'en souvenir. C'est un jour important, le jour où tout a commencé à changer en moi. J'allais avoir quarante ans et les écailles me tombaient des yeux. Comme si j'avais découvert quelque chose qui m'avait été longtemps caché. Comme si le fonctionnement du monde moderne, qui dissimule si habilement son secret, m'était soudain apparu comme une évidence.

Ce rire de l'Immonde, ce hennissement diabolique dont on ne pouvait pas baisser le son. Ces ricanements sur tous les écrans, où le flot de larmes amères des uns provoquait un raz-de-marée de rire des autres. C'était la clef. Il fallait partir de ce rire et remonter à sa source, comme les géographes grecs ont jadis remonté le Nil depuis Alexandrie. Au bout du voyage attendait quelque chose de terrifiant, mais il était impossible de se défiler, puisque le coup de pistolet qui annonçait le départ avait retenti. L'Immonde ! À distance, il m'arrive de me demander si les choses n'avaient pas commencé à s'agiter dans mon esprit longtemps avant cette révélation, sans faire de bruit. Au lycée, je m'étais rapproché de collègues rangés dans la catégorie des intellectuels, ils étaient six ou sept, peut-être dix, pas plus. Les autres s'intéressaient davantage à leur crédit immobilier et à leur forfait de téléphonie mobile qu'aux idées générales. Après une longue période de paresse intellectuelle, ma curiosité s'était ranimée, comme l'appétit revient aux anorexiques. Je m'intéressais à la vie des hommes en société, à ses contrariétés et à ses progrès. Quelque chose s'était-il produit au tréfonds de moi-même, longtemps avant ce mois de février ? Ne pouvant pas répondre à cette question, je m'en tiens au dimanche de l'Immonde, au jour et à l'heure où le gloussement des ricaneurs m'est devenu insupportable.

À cet instant, j'ai compris que j'allais faire quelque chose, même si je ne savais pas encore quoi. C'était plus fort que moi. C'était de l'ordre du pressentiment physique et même de l'excitation sexuelle. Dans la rue, j'avais les tempes brûlantes et des

picotements dans les mains. Pour un peu, j'aurais crié. Je n'avais pas pris de petit-déjeuner. C'est une liberté que je m'accordais lorsque Béatrice n'était pas à la maison. Et quelle liberté. Lorsque nous étions ensemble, cette infraction était impossible. Béatrice répétait que je mangeais mal, elle s'efforçait de me préparer des repas sains et équilibrés dont elle trouvait le secret dans des magazines. Depuis que mes analyses de sang avaient révélé que j'avais du cholestérol, elle m'avait interdit les œufs, alors que j'adorais les omelettes aux fines herbes. Je ne sais pas cuisiner, c'est le seul plat qui est à ma portée. Le matin, Béatrice me forçait à boire du thé, à avaler un bol de céréales et à croquer une pomme en m'appelant "Mon bébé". Et moi je rêvais d'un grand café crème et d'une tartine beurrée au comptoir de la brasserie Le Bouquet d'Alésia. Je devais profiter des absences de ma femme pour assouvir cela.

Le dimanche de l'Immonde, je triomphais à l'idée de pouvoir commander un grand crème et une tartine beurrée pour mon petit-déjeuner et puis de me confectionner une omelette aux fines herbes pour le déjeuner. Chez le kiosquier, j'avais acheté le journal, et, comme d'habitude, j'avais d'abord regardé les résultats sportifs. Un athlète avait battu un record du monde. La veille, au parc des Princes, Paris avait encore gagné, mais Paris gagnait tout le temps. Mon excitation était telle que je n'arrivais pas à me concentrer. Il était neuf heures. Je devais avoir une tête effrayante, des yeux de criminel. J'étais descendu dans la rue comme on descend dans la foule pour tirer un coup de pistolet au hasard. L'Immonde ! J'avais hâte d'en parler à Walter. Ce garçon avait des théories sur tout. Pour une fois, le concept était le mien. Ce dimanche de février, j'avais trouvé la clef qui allait ouvrir tous les coffres-forts.

Mais il y a une chose que j'ignorais alors, en marche vers une étoile que je ne connaissais pas. Après avoir eu la révélation de l'Immonde, le surgissement, inattendu, dans mon existence privée de couleurs, de luminescences joyeuses et d'éclairs fraternels allait me permettre de me libérer de ses maléfices. Après avoir rompu avec le confort intellectuel de l'habitude, libéré, j'allais me mettre en route vers le Mystère des Mystères, dans un grand combat de tous les instants contre moi-même.

UNE OMELETTE DE DOUZE ŒUFS

Dans le sac en plastique que je tenais à la main lorsque je suis rentré chez moi, le dimanche de l'Immonde, je soupesais avec jubilation la boîte de douze œufs frais achetée chez l'épicier. Une omelette de douze œufs. "Ça me rappelle l'Occupation", aurait dit mon grand-père qui possédait un humour d'un type un peu particulier. Il n'avait pourtant pas fauté pendant les années terribles, papy. Il avait seize ans en 1940, j'ai conservé chez moi ses cahiers de lycéen dans les marges desquels il traçait de jolies petites croix de Lorraine à l'encre de Chine. Je ne dis pas que c'était un héros. Juste un Français de bon sens agacé par tout ce vert-de-gris, ces avis en allemand placardés sur les murs de sa ville, ces soldats qui beuglaient en boche.

"Je n'avais rien contre les Fridolins. Mais ils s'étaient installés chez nous sans que personne ne les ait invités", m'expliquait-il des années plus tard. Un ami lui avait confectionné un laissez-passer. D'une germanophobie de bon goût, il en avait profité pour donner des coups de main aux réseaux de Résistance de l'Ouest et aux maquis de Bretagne. Il lisait Goethe et Heine, papy. *Ein guter Mensch, in seinem dunklen Drange, ist sich des rechten Weges wohl bewusst*. Parler allemand était l'obsession de sa génération. Leurs aînés s'étaient arrêtés à la Rhénanie. Eux juraient qu'ils iraient jusqu'au bout. À Berlin ! Papy me récitait la *Lorelei.* Ça lui avait peut-être servi pour amadouer l'occupant. Comme dans les films, certains eurent la chance de tomber entre les mains de nazis lettrés. Car en 1944, mon grand-père avait eu chaud. Mais je ne crois pas que ce furent ses lettres germaniques qui le sauvèrent. Plutôt la tournure des événements

militaires. Au moment où il avait été arrêté par la Gestapo, le front allemand était enfoncé en Normandie et le dernier train partait pour l'Est.

Longtemps après, quand il évoquait ce temps-là, papy ne me parlait jamais de la frousse qu'il avait eue dans sa cellule. Enfermé avec un camarade de lycée, ils crurent pourtant qu'ils allaient y passer. Ils avaient même eu droit à la visite de l'aumônier. C'est ma mère qui m'a raconté toutes ces histoires. Car papy n'en disait jamais un mot. Lorsqu'on évoquait l'Occupation devant lui, il faisait mine d'en rire. Il se remémorait les omelettes géantes qu'il se confectionnait à la campagne, parce que le cochon avait été tué, les lapins transformés en civet, les vaches confisquées et qu'il n'y avait plus que cela à manger. "Une poule pond un œuf par jour. Six poules assurent donc une omelette de douze œufs tous les deux jours", se souvenait-il.

Une omelette de douze œufs… C'est de lui que me venait ce goût. Heureusement que Béatrice n'était pas là. Pas à cause de l'Occupation, elle s'en moquait complètement. Comme moi, elle était née trente ans après la Libération, c'était comme si cette époque n'avait jamais existé. Je n'ai jamais su dans quel camp avait bricolé sa famille, à mon avis du côté des froussards, comme la plupart des Français, quelque chose leur en était resté, dans cette façon qu'ils avaient de négliger leur pays, de jurer que c'était mieux chez le voisin, un jour l'Allemagne, un autre l'Angleterre.

Je ne parlais jamais de cela avec Béatrice, elle était absolument indifférente à l'histoire de France. Ce qui l'inquiétait, c'était mon cholestérol. J'en avais, et du mauvais, par-dessus le marché. Je n'ai jamais su ce qui distinguait le bon du mauvais, mais le mien avait fait grimacer un médecin du cabinet de la place d'Alésia. Après avoir consulté mes analyses à travers les verres grossissants de ses lunettes demi-lunes, il avait sorti une brochure de son tiroir et m'avait conseillé de la lire attentivement. Après cela, il m'avait demandé ma carte Vitale et vingt-trois euros.

J'avais payé, j'avais quitté le cabinet médical et j'avais lu la brochure du docteur en buvant un express et en mangeant un croissant sur le comptoir du Bouquet d'Alésia. Le café, ça doit encore aller, mais il ne me semble pas que les croissants soient recommandés à ceux qui ont du mauvais cholestérol. À en croire les

rédacteurs de la brochure, je devais me mettre au poisson cru, aux viandes maigres, aux graisses saines et au quinoa. Finies les omelettes de douze œufs frais. Au cas où je n'aurais pas pris les avertissements de l'Académie de médecine au sérieux, une dernière page détaillait les risques encourus : infarctus, accidents vasculaires, impuissance.

À l'époque je n'y avais pas pensé, mais j'y songeais, cependant que tout m'apparaissait dans une lumière neuve. L'impuissance, c'était une intimidation caractéristique de l'Immonde. Après avoir été excités comme des rats de laboratoire par la généralisation de la pornographie, nous étions menacés d'impuissance au cas où nous tenterions de nous soustraire aux commandements du Nouvel Ordre hygiéniste. C'était la même chose sur les paquets de cigarettes. "Fumer fait bander mou", qu'on nous prévenait. Et cela n'empêchait pas de nous en vendre. Les boîtes d'œufs n'étaient pas encore bardées d'avertissements annonçant : "Les œufs tuent", "Le jaune bouche les artères", "Les omelettes provoquent des maladies cardiovasculaires", "Les œufs au plat déclenchent le cancer des testicules"… J'y pensais ce matin en achetant mes œufs. J'avais également trouvé une botte de fines herbes pour arranger l'omelette à mon goût. Ça ne tuait personne, la ciboulette ? Allez savoir !

J'avais hésité devant le rayon où étaient présentées les bouteilles de vin, mais j'avais finalement opté pour une bouteille d'eau gazeuse fortement minéralisée, au rayon voisin, car je voulais garder l'esprit clair, enregistrer tout ce que j'entendais et tout ce que je voyais, bien réfléchir à ce qui était en train de se passer, ce dimanche de l'Immonde. À la brasserie, j'avais abandonné le journal sur le comptoir. C'était toujours la même histoire : le Premier ministre britannique expliquait le dynamisme de son pays par une intelligente politique de défiscalisation, un syndicat patronal réclamait une loi de modernisation de l'économie, la situation de la Grèce inquiétait les marchés financiers, le patron indien d'une écurie de formule 1 allait être jugé pour corruption, le vent allait souffler sur la moitié nord de la France et serait tempétueux sur la Manche, les constructeurs français d'automobiles misaient sur l'innovation pour reprendre pied sur le segment stratégique du haut de gamme, trois personnes avaient

été tuées à l'arme blanche à Toulouse, deux autres à Grenoble, et une journaliste politique qui avait été la maîtresse du président de la République était en train d'écrire un chef-d'œuvre du mentir-vrai grâce auquel on allait connaître les secrets d'alcôve.

"La vérité ? Ça serait bien la première fois, s'était amusé le patron du Bouquet d'Alésia en me voyant lire l'article. J'achèterai ce livre à sa sortie.

— Tu perdras ton temps et ton argent, lui avais-je répondu.

— On ne sait jamais, on a parfois de bonnes surprises. J'aimerais bien savoir si c'est vrai, cette histoire de souterrain secret permettant de quitter l'Élysée la nuit."

Un souterrain secret ! Et pourquoi pas des trolls avec des hallebardes, des nains avec des haches, des elfes avec des arcs longs et des gobelins avec des masses d'arme pour accompagner nuitamment le président de la République jusqu'au chevet de sa Belle au bois dormant ? Et des baguettes de fée, et des anneaux elfiques, et des pouvoirs magiques. La sous-culture des jeux vidéo faisait des ravages. Au lycée, Sophie Fournier, l'une de mes collègues professeur de français, celle qui m'avait invité à passer une semaine à l'île d'Yeu au mois de février, me racontait que le décor de carton-pâte de l'*heroic fantasy* avait envahi les dissertations littéraires. J'aimais bien Sophie Fournier. Elle était petite, douce, menue, avec un joli visage d'Eurasienne.

Sophie était plus intelligente que la plupart de ses pairs, mais ne disait jamais un mot contre personne. C'était une femme à qui l'on ne pouvait pas raconter d'histoires. À ses élèves, elle demandait "Attendez-vous essentiellement d'un roman qu'il vous plonge dans les pensées d'un personnage ?", "D'où provient l'émotion que l'on ressent à la lecture d'un texte poétique ?" ou "Estimez-vous qu'écrire des fables est futile ?" Et ceux-ci lui répondaient avec des exemples empruntés au cinéma, à des bandes dessinées fantastiques ou à des romans pour adolescents. Voilà où nous en étions, en France, dans les premières années du XXIe siècle. C'était ça aussi, l'âge de l'Immonde. Une infantilisation généralisée et un abrutissement systématique. J'en riais parfois avec Sophie. Mais c'était terminé désormais, je n'avais plus envie de plaisanter. Je voulais entretenir ma colère, nourrir son feu jour après jour.

Les masques étaient tombés, désormais on ne se moquerait plus de moi. J'avais compris qu'à quelques détails près, ce que j'avais entendu à la radio ce matin-ci, ce que j'avais lu dans le journal et ce qu'avait répété la chaîne d'information en continu diffusée au Bouquet d'Alésia toute la matinée véhiculaient la même insignifiance. Grâce au ricanement diabolique qui avait résonné dans le poste tandis que je me rasais, j'avais cessé d'être dupe. Longtemps, j'avais passivement accepté de réentendre, de relire et de revoir sans cesse les mêmes choses, en y prêtant généralement une attention lointaine, souvent en y croyant à peine. Alors ma passivité allait cesser.

Je devais avoir un regard noir, lorsque j'étais sorti dans la rue, mais en revenant chez moi, il me semble que j'avais l'air béat. À cause des œufs, sans doute. Ou peut-être à cause de la dialectique. Il est toujours grisant d'avoir la sensation d'accéder enfin à l'articulation secrète des choses. Je n'avais qu'à lever les yeux, à observer toutes ces publicités criardes, ces enseignes clinquantes, ces slogans empruntés à la propagande politique pour vous vendre une montre, une chemise, un téléphone de poche ou un kilo de viande. Le rapport entre le monde dans lequel nous croyions vivre et le monde dans lequel nous vivions réellement m'apparaissait désormais clairement.

J'avais repensé à cette histoire d'ouvrage dans lequel l'ancienne maîtresse du président de la République allait tout dire et au patron du Bouquet d'Alésia qui voulait l'acheter pour connaître la vérité. Il était de droite, Jean-Yves. Il détestait le président de la République. À l'entendre, Lénine occupait le pouvoir à Paris. Moi, je n'étais rien. J'avais autrefois voté à gauche, parce que ça exaspérait mon père, un expert-comptable à la retraite qui rêvait encore de Californie à presque quatre-vingts ans. Mais je n'avais jamais eu la carte d'aucun parti politique ni d'aucun syndicat.

Au pied de chez moi, je composai le code : 79B82. J'avais les moyens mnémotechniques d'un professeur d'histoire-géographie. 79, pour l'arrivée au pouvoir à Londres de Margaret Thatcher, B comme *British*, et 82 pour la guerre des Malouines. Thatcher… Il faudrait que je me penche sur son rôle dans l'avènement de l'Immonde. Privatisations, abolition du contrôle des changes,

dérégulation du marché du travail, bras de fer avec les syndicats… J'apprenais cela à mes élèves de première.

Et je poussai la porte. En me retournant pour la refermer, je vis une jeune femme qui entrait dans l'immeuble au même moment que moi. Elle interrompit mes rêveries par un éclat de rire. "Bonjour !" Elle était arrivée dans la rue en sens inverse. La première chose que je vis d'elle est qu'elle portait des ballerines noires et une jupe bleue. Je levai les yeux et découvris son regard sombre, sa bouche aux lèvres fines, son visage régulier d'où se dégageait une tristesse d'un caractère troublant.

Elle frissonna. Sa doudoune sable était serrée à la taille par une ceinture. À son cou était noué un foulard en soie mauve. Elle était vêtue élégamment et l'on devinait, à la souveraineté de son allure et à la tranquillité de ses manières, que c'était une jeune femme éduquée. Enfin, c'est toujours comme ça que je me représentais les femmes. Éduquées. Même si à la fin c'est tout le contraire qui se révélait être vrai. Cette naïveté mettait mon ami Walter hors de lui. J'y viendrai à Walter, j'y viendrai.

La porte poussée derrière son dos, la jeune femme au foulard en soie mauve tenait son sac avec ses deux mains. Elle avait des cheveux noirs légèrement ondulés, des yeux noirs, très brillants. Elle souriait sans un mot et ne semblait pas surprise de me trouver là. Son regard était intense, traversé par un chagrin secret et vague, une inquiétude indescriptible. Elle était fine, légère et mesurait peut-être un mètre soixante-dix. En la regardant, comme ça, pour la première fois, je me suis dit qu'elle était un peu toquée et c'est cela, d'abord, qui m'a attiré chez elle. J'ai dit un peu toquée. Pas sortie de l'asile. Toquée. Comment préciser la nuance ? Les femmes avec lesquelles travaillait Béatrice, et Béatrice elle-même, n'étaient pas toquées du tout. Elles couraient, elles entassaient. On se demande si, dans la vie, il arrivait que quelque chose leur échappe. Certains jours, la détermination de Béatrice m'effrayait. Tout était programmation dans sa vie. Et mon mariage, vous allez dire, et l'enfant que nous n'avions jamais eu ? Nous en reparlerons de cet enfant, ou justement nous n'en reparlerons pas.

Pas folle, donc, ma voisine, mais légèrement toquée. Tout ce que j'aime. La première fois que j'ai pris le temps de la regarder,

je me suis demandé : quel âge a-t-elle ? J'ai pensé : un peu moins de trente ans. La rue était plongée dans un grand silence, à peine rompu par le murmure de la circulation automobile sur l'avenue. Elle attendait, presque amusée, que je réponde à son bonjour. Gêné, je grognai un vague salut. Je suis quelqu'un de timide. Je me trouvais bête avec mon sac en plastique, mes douze œufs frais et mes fines herbes. C'était une bonne idée d'en avoir acheté douze, j'avais très faim. Je vis que ma voisine m'examinait, curieuse de ce que j'allais faire et impatiente de ce que j'allais lui répondre. J'y réfléchissais. Le temps qui passait se détaillait tout doucement. La couche de nuages gris qui couvrait le ciel tout à l'heure avait disparu. Le temps était presque beau maintenant et le ciel d'un bleu uni. Le vent du sud évoqué dans le bulletin météo du jour amenait avec lui une odeur capiteuse de fruits jaunes, avec des notes de fleurs blanches. Dans le poste, j'avais entendu le mot rafales, mais il était un peu mou dans l'instant. Je humais dans l'air un parfum sensuel et poudré. Des fragrances trop fortes pour être vraies. Je rêvais.

Je dis quelque chose, n'importe quoi, pour ne pas perdre pied.

"Vous habitez ici depuis longtemps ?"

Dans mon souvenir, elle faisait partie des habitants des chambres mansardées du quatrième étage. Le matin, je voyais certains d'entre eux descendre avec de longues règles et de grands cartons à dessin sous le bras. J'imaginais qu'ils suivaient les cours d'une école d'architecture ou des Beaux-Arts. D'autres, plus jeunes, aux têtes de premiers de la classe, étaient probablement inscrits en classe préparatoire. Je les saluais dans les escaliers où ils passaient vite. Un seul fit exception. Lorenzo. Nous avions pris le temps de parler ensemble. Mais Lorenzo n'était pas étudiant, il travaillait comme serveur dans une brasserie en face de la gare Montparnasse. Il m'avait reconnu là-bas. C'était un jour où je prenais le train pour Chartres, la ville où je suis né le 5 septembre 1974, à la maternité de l'hôpital. Mon père, séparé de ma mère depuis vingt-cinq ans, y habitait toujours, dans la basse ville, aux abords de l'Eure, divisée en deux bras dans le quartier où j'avais grandi, non loin du lycée Marceau.

Lorenzo travaillait toujours près de la gare Montparnasse, mais n'habitait plus dans mon immeuble. Il avait rencontré une jeune

femme, Laurence, avec laquelle il s'était installé à Montrouge, de l'autre côté du périphérique. *Laurence & Lorenzo*, c'était joli comme une histoire de troubadour, beau comme un poème de *fine amor*.

Ils m'avaient invité chez eux, hélas en vain. C'est ainsi, à l'époque, que je négligeais les relations qui permettent de *croître* ensemble, le regard orienté vers un commun profit. Je revoyais Lorenzo à la brasserie L'Atlantique, c'est un garçon auquel je reste attaché. Comme son nom ne l'indique pas, il est breton. Je ne sais pas pourquoi ses parents l'ont prénommé de la sorte, certainement pas en l'honneur du Magnifique. La façon dont les gens choisissent les prénoms des enfants est devenue quelque chose d'aléatoire et d'insensé. Les élèves auxquels j'enseigne l'histoire et la géographie au lycée ont entre quinze et vingt ans. La plupart d'entre eux sont nés à la fin du XXe siècle. Pour les filles, les parents ont trouvé des rimes en *a* : Aura, Léa, Mia. Aux garçons, ils ont donné des prénoms sans précédents : Matiss, Lorik ou Hélios. Parmi les filles, j'avais également eu une Cameron. Et parmi les garçons, un Nakis.

"Il n'y a que les enfants d'immigrés et les étrangers qui portent des prénoms hérités d'une histoire et d'un lieu", m'avait un jour fait remarquer mon collègue Saint-Roy, un professeur de philosophie du lycée. Il est essentiel dans cette histoire, Saint-Roy. Comme Walter. De dix ans plus âgé que moi lui aussi, il avait débarqué de Rouen, où il enseignait au lycée Corneille, avec cette espèce de tranquillité que confèrent les fortes convictions. Il ne s'embarrassait jamais ni de politesses ni de prétéritions pour donner son point de vue. Dans son style, c'était un puncheur, même s'il avait un peu baissé depuis qu'il était tombé amoureux. De Sarah, une fille de vingt ans de moins que lui qui lui repassait ses chemises. Saint-Roy ! Le moraliste en santiags qui portait des bagues en argent à chacun de ses pouces lorsque je l'avais connu… Saint-Roy qui faisait de la moto et jurait qu'il finirait fracassé contre un camion sous le pont de Saint-Cloud, un soir où il aurait décidé complètement ivre d'aller revoir la mer en Normandie. Physiquement, Saint-Roy était tout mon contraire. Il ne fréquentait pas les salles de sport, mais courait quinze kilomètres tous les jours et s'imposait saison après saison un programme de préparation physique avec abdominaux, pompes, étirements,

tractions et haltères. Je l'avais vu suivre un régime alimentaire sans alcool ni viande rouge à l'approche d'un marathon pour faire baisser son indice de masse corporelle. De mes amis, il était le seul à avoir ainsi le goût de l'effort et de la performance physiques. La pression du conformisme ne pesait cependant pas sur lui, elle n'avait pas modifié son instinct joueur. Ce que Saint-Roy aimait dans le sport, c'était la possibilité maintenue du *contact*, dans l'univers glacial de la fuite, un monde où les individus ne se parlaient plus que par messages digitaux interposés. Il se moquait des hommes-machines qui suaient sur des tapis de course dans les centres de gymnastique.

Quand il fréquentait une salle, c'était toujours une salle de boxe. Il aimait travailler son esquive. Direct du gauche, crochet gauche, uppercut droit… ! "Quand l'art est partout, l'humanité n'est nulle part et le style vient cruellement à manquer." Saint-Roy amusait ses voisins d'entraînement en causant philosophie avec son punching-ball… Direct du gauche, crochet droit, coup de coude. "La Grande Rigolade est dans l'absolu." Saint-Roy était une vedette, dans son genre. Et il était capable de s'attirer l'admiration des spécialistes du noble art, car il boxait plutôt bien, le lascar.

Il aimait également taper dans un ballon rond, alors que Walter, lui, était plutôt ballon ovale. Deux fois par semaine, Saint-Roy allait jouer au football avec des amis dans un stade municipal du 15e arrondissement de Paris. Avec l'une de ses anciennes élèves, qui avait été joueuse professionnelle avant de devenir conductrice de travaux au sein d'un grand groupe, il avait mis en place des entraînements et des équipes mixtes qui se rencontraient dans le cadre d'un petit championnat régional. Il en était fier et m'avait plusieurs fois convié à venir les voir jouer le dimanche matin. Il possédait le sens de l'humour et celui du ballon, Saint-Roy. Sur le terrain, comme dans la salle de boxe, il parlait beaucoup et faisait rire ses adversaires. Mais il avait un redoutable jeu de tête et sa position d'avant-centre lui offrait souvent l'occasion de pousser la balle au fond du but. Je me souviens de parties de campagne un peu désordonnées, qui s'étaient terminées sur le score de 8 à 0, avec quatre buts de mon ami.

J'étais attaché à Saint-Roy comme à un grand frère, et beaucoup plus qu'à mes grands frères, d'ailleurs. C'est la raison pour

laquelle je n'avais pas ri de cette histoire de mort à moto. J'avais été rassuré quand il avait revendu la sienne. La mort, une nuit d'ivresse sous le pont de Saint-Cloud, n'était plus inscrite à son programme. Ça m'avait un peu ébranlé, cet assagissement soudain. Surtout à cause d'une fille.

Je ne veux pas me moquer ici de Saint-Roy. Je lui dois beaucoup. C'est grâce à lui que j'ai remarqué qu'il n'y avait que les Fatima, les Dragan, les Milena, les Mohammed et les Minh qui portaient des prénoms qui venaient de haut et de loin, des prénoms auparavant donnés à leurs parents et à leurs grands-parents. Saint-Roy avait le sens de la formule. Il m'avait également fait remarquer que, parmi les mille cinq cents élèves de notre bon gros lycée républicain que nous aimions malgré l'incurie de l'administration, les derniers à porter de vieux prénoms populaires français, Serge, Paul, Joseph, pour les garçons, Anne, Régine, Christine, Françoise ou Joséphine pour les filles, avaient généralement des parents originaires des Antilles ou d'Afrique de l'Ouest. Il était extraordinaire, Saint-Roy. Avec de tels propos, il était certain de se mettre tout le monde à dos. Dans la salle des professeurs, il aimait afficher certains textes qu'il faisait étudier à ses élèves de terminale littéraire : des extraits de *L'Adolescent* de Dostoïevski ou de *La Colonie pénitentiaire* de Kafka. Norbert Multrier, un agrégé prétentieux qui avait été élève au lycée Louis-le-Grand et avait raté deux fois l'École normale supérieure, disait que ces auteurs n'étaient pas inscrits au programme.

"Je m'en fous, du programme, j'apprends simplement à mes élèves à dire : ça pense en moi", répondait Saint-Roy. Ce Multrier était un drôle de personnage, qui s'était fait attribuer les palmes académiques par je ne sais quelle magouille ou quel miracle. On ne savait pas au profit de qui il assurait la police de la pensée. Nous vivions décidément une drôle d'époque. Dans un milieu aussi confiné qu'un lycée, aussi bas de plafond comme disait Walter, un individu qui ne pensait pas comme tout le monde se faisait facilement traiter de facho. Mais il y avait aussi quelques crabes réacs, au lycée, notamment un professeur de physique au nom corse qui avait figuré sur une liste du Front national. Ceux-là non plus ne pouvaient pas encadrer Saint-Roy.

Enfin, je me disperse et j'oublie Lucie. Car ma voisine du quatrième s'appelait Lucie. À l'époque je l'ignorais, aujourd'hui je le sais. Et je ne peux pas l'oublier.

"Je vous ai observé, tout à l'heure, vous marchiez dans la rue en parlant tout seul. Vous riiez, même. Ça avait l'air drôle ce que vous vous racontiez.

— Tout à l'heure ?

— Oui, près du cinéma.

— J'allais acheter des œufs.

— C'est ça qui vous mettait de bonne humeur ?

— Pas seulement.

— Vous alliez acheter autre chose ?

— De la ciboulette."

Je lui montrai mon sac, avec les œufs, la ciboulette et la bouteille d'eau.

"C'est tout ?

— C'est tout quoi ?

— Ce sont ces emplettes qui vous faisaient sourire tout à l'heure ?"

Elle avait dit "emplettes". J'adore les femmes au vocabulaire désuet. Elle était drôle, ma voisine. Quel âge avait-elle ? Que faisait-elle dans la vie ? Les habitants des chambres mansardées du quatrième étage n'étaient pas forcément étudiants. Elle avait peut-être un métier. Je ne l'avais jamais vue avec un garçon. Ni même avec une fille. Je me souvins qu'elle n'avait pas répondu à ma question. Je recommençai.

"Ça fait longtemps que vous habitez dans cet immeuble ?"

Cette fois-ci, elle répondit immédiatement.

"Un peu plus d'un an.

— Nous aurions pu prendre le temps de parler, depuis tout ce temps-là.

— Vous le dites. Nous aurions pu.

— Je vais préparer une omelette aux fines herbes. Nous pourrions la partager ?

— Pas aujourd'hui", fit-elle.

En disant cela, elle disparut dans l'escalier.

Et j'entendis midi sonner au clocher de l'église Saint-Pierre de Montrouge.

DES ÉPIPHANIES SANS NOMBRE

Le lendemain du dimanche de l'Immonde, j'étais sorti de chez moi un peu avant neuf heures. Le ciel était clair, sans nuages, mais la ville m'avait paru grise. J'avais les pieds lourds, l'impression de peser une tonne. J'avais oublié de me coiffer, je crois. En m'habillant, j'avais quand même pris soin de nouer une cravate. Porter une cravate sous un pull en laine d'Écosse était une habitude surannée, mais j'y tenais. C'est Walter qui m'en avait donné le goût. Chemise blanche, pull, cravate tissée, veste et pantalons sombres, souliers derby : il était attaché à ce style désuet. Au lycée, cette élégance vieillotte faisait parfois sourire, longtemps ça m'avait embarrassé, mais aujourd'hui je trouve rassurant de faire sourire les enfants du numérique.

Ce lundi j'avais mal dormi, toute la nuit, je m'étais tourné et retourné dans mon lit en agitant dans mon esprit les idées qui m'étaient venues dans la journée. À quatre reprises, j'avais allumé la lumière pour regarder l'heure. La première fois, il était une heure. Ensuite trois. Puis quatre… À six heures j'avais fini par m'endormir. Il y a comme ça des nuits qui avancent lentement. Si Béatrice avait été là, elle m'aurait demandé d'aller m'installer dans la chambre du bébé pour la laisser dormir. La chambre du bébé ! C'était tragique, quand on y pense. Heureusement que nous n'y avions pas installé un berceau et une petite commode blanche choisie sur le catalogue de la boutique Rêve de Bébé après avoir fait repeindre les murs en rose pâle ou en bleu pastel. Cette pièce me servait de bureau pour corriger les copies. Des revues et des magazines s'entassaient sur le sol. Deux grandes bibliothèques Billy achetées chez Ikea contenaient les ouvrages

et la documentation que j'avais rassemblés vingt ans auparavant dans l'ambition de rédiger une thèse sur "Salaires et salariat en France au bas Moyen Âge, XIVe-XVe siècle". Dans l'ancien temps, on installait une bibliothèque lorsqu'on ne savait plus où ranger tous les livres qu'on avait lus. Mais désormais, on se donnait bonne conscience en remplissant des bibliothèques de livres qu'on n'ouvrirait jamais. Malgré les apparences, le slogan d'Ikea préparait ce renoncement. "Billy, la plus ingénieuse des bibliothèques ! Peut-être le début d'une riche collection de livres, tous bien protégés et qui donnent envie de les lire." Cette formule était caractéristique de l'Immonde, elle permettait d'en ressentir l'amertume. Dans un monde encore vivant, plus ou moins humanisé, on aurait dit "le début d'une riche collection de livres, tous lus et qui donnent envie de bien les protéger".

Pour l'avoir souvent observé ici et là, notamment chez des collègues de travail de ma femme, il m'était apparu que la valeur d'usage des livres était désormais liée à leur capacité décorative. Pour quelques années encore, il était permis de posséder *La Montagne magique* de Thomas Mann, *Au bonheur des dames* d'Émile Zola ou *De la démocratie en Amérique* de Tocqueville, des œuvres exposées sur table basse qu'on était toujours en train de redécouvrir. Mais seulement parce que cela faisait joli.

Car l'important était de vendre de nouvelles marchandises. Et si possible des marchandises périssables. Le déménagement d'un meuble Ikea, exercice connu de la plupart des étudiants et des membres de la frange liminale des couches moyennes de la société, était un exercice humiliant. Ni la bibliothèque, ni le bureau n'en ressortaient avec des angles droits. Bon pour les encombrants, ce mobilier jetable ouvrait le droit à une promenade dans un périmètre d'usage de consommation exceptionnelle. C'est une expérience qu'il fallait avoir faite. Le dimanche, là-bas, les gens étaient euphoriques, père, mère et enfants. Celui qui n'a jamais passé un après-midi entre les magasins Leroy Merlin, Conforama et Ikea échoués comme des baleines bardées de tôle sur le béton gris d'une zone commerciale ne sait pas ce que c'est que l'Immonde.

Voilà quelques-unes des pensées qui s'agitaient dans mon esprit, le lendemain du dimanche de l'Immonde, un jour que je

pourrais appeler le lundi de l'Immonde, afin de donner à cette semaine aux épiphanies sans nombre une inscription sacrée. Depuis des années, je conservais du monde, de la vie et du rôle que j'étais censé y jouer, une image assez stable. Il ne s'était pas passé beaucoup de choses, dans mon for intérieur, en deux décennies. Dans mon existence, les événements avaient été extérieurs à ma réalité intime pour la plupart d'entre eux, et encore n'avaient-ils entraîné aucun bouleversement. En juillet 1997, j'avais été reçu au concours de l'agrégation d'histoire. "C'est une année où il n'y a pas beaucoup de candidats, avait tranché mon père afin de s'épargner un compliment. Il paraît que les vocations manquent." C'était peut-être vrai, ce désintérêt pour la carrière enseignante. On a beau dire que les professeurs de collège et de lycée sont des privilégiés, qu'ils ne travaillent pas assez d'heures hebdomadaires, qu'ils ont trop de vacances, qu'ils sont invirables et surmutualisés, les candidats ne se bousculent pas pour aller enseigner les mathématiques, l'anglais ou l'histoire-géographie à des classes de fauves. Il y a certes des établissements plus tranquilles que d'autres. Mais il faut y arriver. Certains collègues avaient pris des coups pendant des années dans des établissements en déshérence avant de trouver asile dans un lycée de centre-ville. Et quand je dis des coups, ce n'est pas une image. De mon côté, j'ai eu de la chance. Les choses s'étaient souvent jouées ainsi dans ma vie. J'avais fait une année de stage dans un lycée de Versailles et, l'année suivante, j'avais été nommé à Paris. C'est à Versailles que j'ai connu Walter. Il avait dix ans de plus que moi, il promenait un regard ironique sur le monde. C'est lui qui m'avait persuadé de m'inscrire en thèse et de préparer un travail sur l'économie au Moyen Âge. "Tu ne vas pas passer ta vie à enseigner la guerre froide, l'histoire de la construction européenne, l'économie de la Chine et les secrets de la gouvernance mondiale. Il faut que tu progresses. Trouve une place à l'université, soutiens un doctorat."

Il en avait de bien bonnes Walter. Comme Saint-Roy, il était né en 1964, une année que j'aimais bien, peut-être parce que c'était avant les microprocesseurs, avant la fibre optique, avant les cartes à puce, avant les téléphones portables, avant l'emprise technologique. De ce temps-là, les individus avaient encore le